

[Classiques]

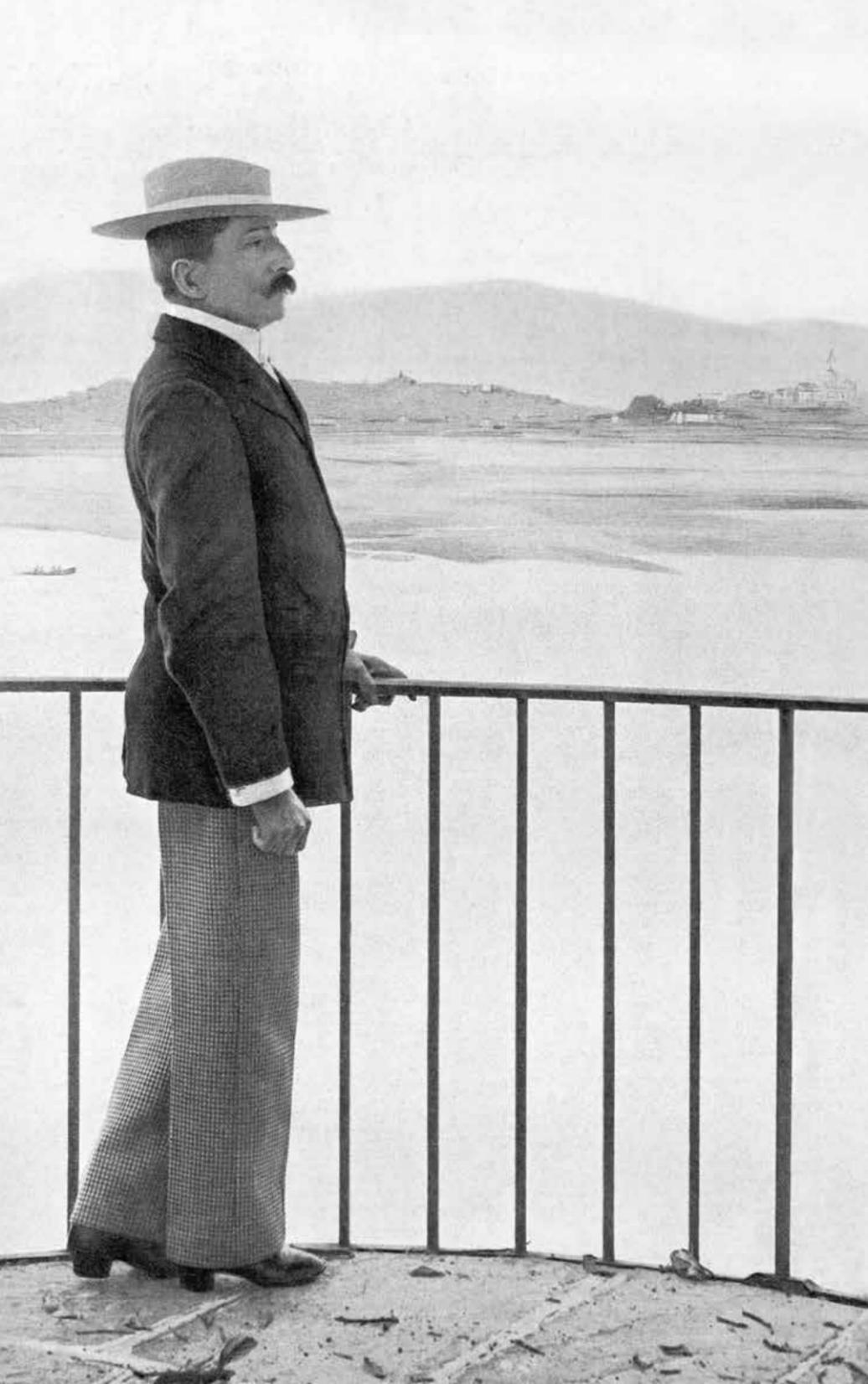
Pierre Loti

Nouvelles du Pays Basque

Nouvelle édition revue et augmentée

Textes réunis et éclairés par
Jean-Louis Marçot avec l'aide d'APLH
(les Amis de Pierre Loti à Hendaye
et au Pays Basque - Hendaïako Lotiren Lagunak).

Ouvrage illustré avec le concours de Jacques Battesti
et les collections du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne,
des Musées municipaux de Rochefort et d'APLH.



Préface

« *Viva Euskual Herria !* »¹

Pierre Loti ne se réduit pas à sa maison natale, dilatée et métamorphosée à l'image de ses coûteuses « *fantaisies* », ni davantage à ses récits de voyage qu'on relit avec profit avant de s'aventurer dans les parties les plus reculées d'une planète qui s'est banalisée depuis. Entre son port d'attache et ses perpétuelles partances, ses racines et ses branches, le mythe et la réalité, se glisse le Pays Basque, sa deuxième patrie.

Les textes, ici réunis pour la première fois dans leur intégralité, le montrent à volonté : vingt-six nouvelles plus une qui ont pour thème ou pour décor Euskal Herria. Elles jalonnent le long séjour que l'officier académicien y a effectué jusqu'à sa mort, survenue au bord de la Bidassoa, le 10 juin 1923. Elles disent l'époque, les lieux, et l'écrivain qui les a traversés.

Né à Rochefort au mitan du XIX^e siècle, dans une famille protestante de moyenne aisance cultivant l'amour de ses

1 - « Disait l'inscription, en grandes lettres gauchement tracées. Œuvre de quelque passant fanatique du sol natal, de quelque enfant peut-être, voici qu'elle prenait pour moi une importance dominante : en ces mots d'une sonorité un peu étrange, en ce cri de rébellion un peu sauvage contre le nivellement général, se résumait pour moi tout ce qui restait de vraiment basque ici ». (« La danse des épées », Pierre Loti, *Le Figaro*, 30 août 1897).

(Page de gauche)

Pierre Loti sur la terrasse de sa maison d'Hendaye,

L'illustration du 22 février 1908.

origines et des arts, Julien Viaud, à 17 ans, ne se serait sans doute pas engagé dans une carrière maritime si son grand frère, péri en mer, ne lui en avait donné l'exemple et si son père, accusé de malversations, n'avait attiré sur sa famille le déshonneur et la ruine.

Le jeune Rochefortais découvre, à Paris où il prépare Navale puis à bord, l'âpreté de la vie et du service. Contre l'adversité, il trouve refuge dans un Journal auquel il confie la relation de son quotidien. Ce sera la source principale de son œuvre littéraire.

Après un reportage, remarqué et bien rémunéré, sur l'Île de Pâques, le jeune officier, encouragé par son entourage, écrit un premier livre intitulé *Aziyadé* avec, en fond, Istanbul et des liaisons sentimentales hors norme. Suivent des romans inspirés par d'autres amours singulières, nouées à Tahiti, au Sénégal... Désormais signés « Pierre Loti », ils assurent à l'auteur un succès croissant et, dans la Marine, une réputation de dilettante.

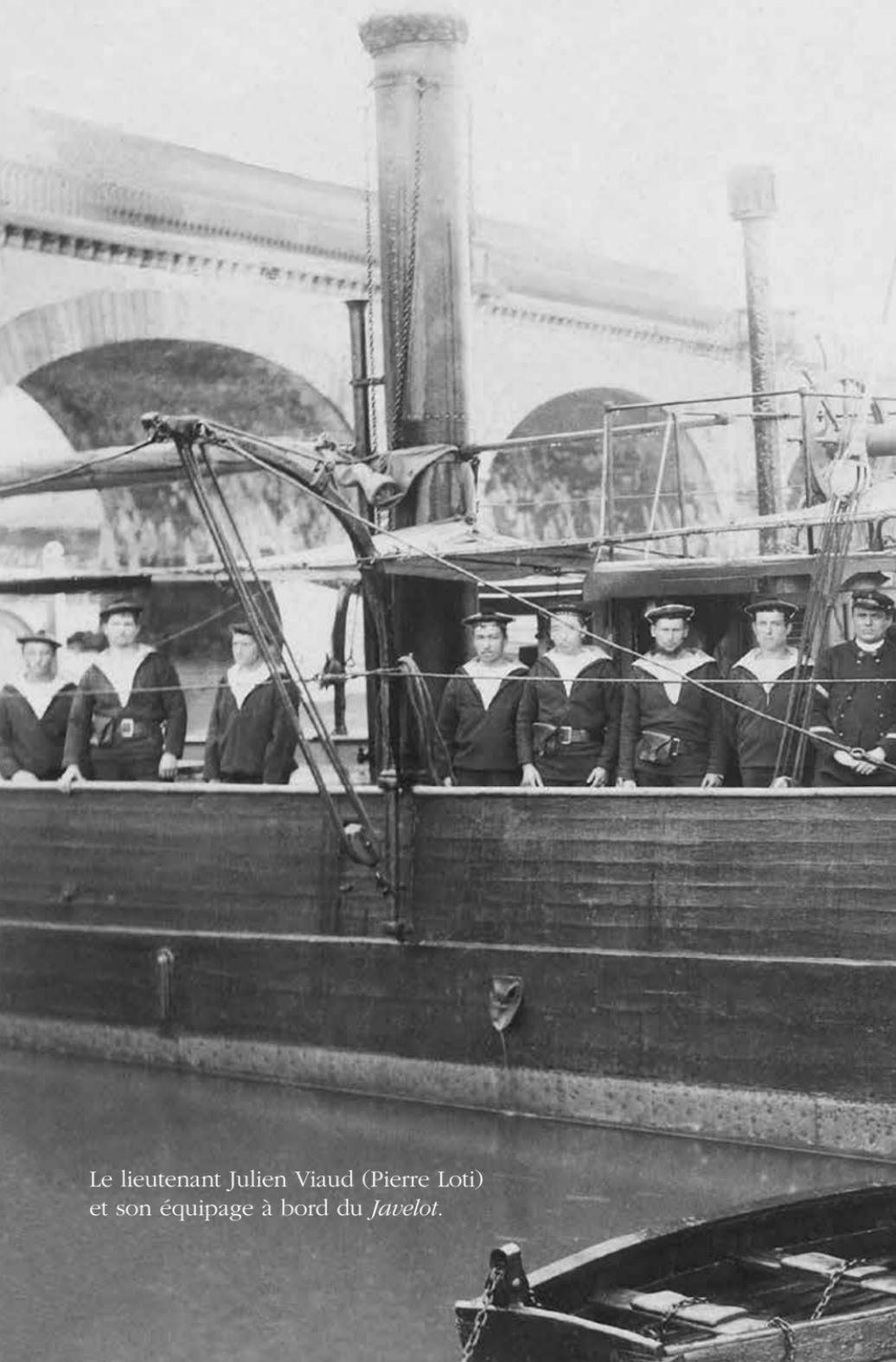
Marié en 1886, année de parution de *Pêcheur d'Islande*, père de Samuel né en 1889, l'écrivain vient de franchir le cap des quarante ans quand l'Académie française l'élit contre Zola. À la recherche d'un poste compatible avec ses nouvelles obligations, il sollicite et obtient le commandement du *Javelot*, une canonnière « stationnaire » chargée de la surveillance de la Bidassoa, entre France et Espagne.

En décembre 1891, le lieutenant de vaisseau Viaud prend ses quartiers à Hendaye, dans une villa dressée au-dessus du fleuve frontière. De ses terrasses, il embrasse du regard un paysage dont la beauté, l'ancienneté, l'originalité l'émeuvent profondément. À la confluence des trois cultures – la française, l'espagnole et la basque –, le nouveau venu se met à scruter le pays et les gens. Dans un moment privilégié, qu'il date de novembre 1892, leur « âme » lui apparaîtrait, évinçant tous ses ressentis antérieurs, notamment ses impressions de Turquie et de Bretagne.

Pour rendre compte du contenu de cette révélation, les mots lui manquent encore. Ils viendront par la suite remplir ce « *je ne sais quoi à part, mystérieux* » surgi comme une évidence. L'officier remarque en premier la « *vénérable langue euskarienne* », « *tant de fois millénaire* » qui s'est conservée « *presque pure* ». Il tressaille en entendant l'*irrintzina*, cri de gaieté venu de la nuit des temps que poussent les paysans d'Abbadia ou ses matelots ; il savoure les joutes oratoires des « bardes » *bertsolari* dont il fait ses amis ; il s'enquière des pastorales souletines ; il s'initie à la pelote, à la contrebande, les pratique avec ferveur ; il danse le fandango ; collecte et apprend de vieux chants à cinq temps ; se mêle aux cérémonies traditionnelles et aux fêtes populaires. Lui qui a grandi dans le plat pays charentais ne se lasse pas d'arpenter, par des chemins creux, les Pyrénées, de jour comme de nuit.

« *Vraiment il est encore spécial, encore lui-même, ce peuple euscarrien : ni la France ni l'Espagne n'ont réussi, après tant de siècles, à se l'assimiler complètement...* », conclut-il. L'écrivain en prend à témoin ses lecteurs. Le résultat de ses observations inaugurales parsème ses premiers récits « basques ». Il irrigue un grand livre que l'auteur termine au cours d'un deuxième commandement à Hendaye, demandé spécialement. L'œuvre a pour titre un prénom inventé : *Ramuntcho*. Elle s'inscrit dans la série des histoires d'amour tragiques qu'a commencée *Aziyadé* et consacrée *Pêcheur d'Islande*, sauf que le héros éponyme, au lieu de mourir, choisit l'exil.

Aussitôt que paraît le roman, en janvier 1897, les critiques basques, pour la plupart membres du clergé catholique, s'accordent à rejeter sa vision pessimiste. Parlant au nom des « vrais Euskaldunak », ils refusent de considérer le départ final de Ramuntcho pour les Amériques et sa perte de foi comme une réponse à l'inéluctable « marche du monde ».



Le lieutenant Julien Viaud (Pierre Loti)
et son équipage à bord du *Javelot*.



Les nouvelles procèdent du même esprit. Tout en louant le Pays Basque d'avoir résisté à l'invasion de la modernité, et en indiquant tous les points de résistance relevés dans le comportement du peuple, Loti qualifie le Pays – et l'âme qui en sort – de « *finissant* », d'« *agonisant* ». Mais son insistance, pondérée de fréquents « sans doute » ou « peut-être », tient plus de l'exorcisme que de la froide analyse.

À vrai dire, elle s'applique aussi bien à l'auteur lui-même. En arrivant à Hendaye, Loti sait qu'il est passé sur l'autre versant de sa vie. Il aborde la pente fatale, celle du vieillissement et de la mort. Mais c'est justement au Pays Basque qu'il trouve assez de naturel, d'amour, d'aventure, de dépense physique pour tenter d'inverser le sens de son destin et, à chaque retour, rajeunir ou du moins le croire. Son Journal enregistre le « fait » et s'en émerveille, au début comme vingt ans après. À la marge de son grand œuvre, ces vingt-sept morceaux de prose et de poésie mêlées dessinent la silhouette d'un Loti éternellement jeune.

En janvier 1910, le capitaine Julien Viaud prend sa retraite. Délivé de son devoir de réserve, il devient un écrivain engagé, pour de grandes causes comme la défense de la Turquie et de l'islam menacés par les puissances occidentales, ou la victoire de la France contre l'Allemagne, et pour de plus petites comme la sauvegarde du port et des remparts de Rochefort ou la protection des sites remarquables d'Hendaye et de la forêt de la Roche Courbon.

Ses narrations renseignent, enchantent, attristent et amusent mais il arrive aussi que le ton monte. On s'étonnera de voir, entre autres, l'inclassable académicien réclamer, au bout d'un virulent réquisitoire, la nationalisation de territoires comme celui des dunes d'Hendaye pour les soustraire à la spéculation et aux appétits des promoteurs.

Un Loti multiple rentre en effet dans ces vingt-sept nouvelles ; le plus connu : le descripteur, capable de rendre compte d'êtres, de situations et de paysages sans en suivre

méticuleusement les contours à la manière des naturalistes. Quelques détails, quelques mots choisis, des rythmes, des répétitions, des points de suspension... produisent assez d'impressions et d'émotions pour que le lecteur puisse, de l'intérieur, se représenter l'ensemble.

On retrouve le voyageur – capable de repérer, au premier coup d'œil, les éléments caractéristiques du décor, de la scène, des acteurs –, l'amant insatiable, le commandant soucieux de son équipage, le contrebandier, le pelotari, l'écrivain bien sûr, « le demi-Basque ».

Ses préoccupations n'ont pas désarmé. Il parle de son angoisse de la mort, de son renoncement à la religion, de sa quête du beau, de son besoin de poésie et de féerie, de ses impatiences... et livre ses paradoxes. Le pire se trouve exprimé à mi-mots dans la nouvelle de tête : parler du Pays Basque n'est-ce pas le « profaner », l'ouvrir au tourisme qui va le détruire ? La question hante la suite.

Il y a, de *Profanation* aux *Patiences souterraines*, un enchaînement, une progression ou une décréue qui n'apparaissent que si les vingt-sept pièces sont lues dans l'ordre supposé de leur écriture². C'est celui qui a été adopté, à cette réserve près que Loti, quand il songe à dater ses écrits, le fait avec beaucoup de liberté, que la date n'est pas extérieure à la nouvelle mais en représente un élément constitutif, que tous les textes originels n'ont pas été retrouvés et que certains ont été repris ou terminés à une date éloignée de leur premier jet.

Hormis trois d'entre elles³, elles ont paru dans la presse, faisant la une du *Figaro* ou les bonnes feuilles des grandes revues de leur temps comme la prestigieuse *Revue des deux*

2 - La 27^e n'a pas été placée à son rang mais ajoutée à la fin car, récemment découverte, son authenticité n'a pu être ni prouvée ni récusée.

3 - *Alphonse Daudet, Nuit de fièvre, Le gai pèlerinage de Saint-Martial.*

Mondes, *La Revue de Paris* concurrente, *La Nouvelle revue* de l'amie Juliette Adam ou les populaires *Annales*. Toutes, sauf *Souvenir de Noël* et *Chiquito à Paris*, ont été reprises dans quatre recueils successifs : dix dans *Figures et choses qui passaient* en novembre 1897, dix dans *Reflets sur la sombre route* en mai 1899, quatre dans *Le Château de la Belle-au-bois-dormant* en mai 1910, une dans *Quelques aspects du vertige mondial* en mars 1917⁴.

Le tarissement est patent. Entre la première nouvelle, rédigée en mai 1892, et la dernière, deux décennies ont usé la curiosité et l'ignorance de l'écrivain. À Hendaye, après quelques années d'exaltation, de découverte, d'assimilation, il s'installe dans une progressive et volontaire routine. Elle l'apaise ; elle le simplifie. Ce n'est pas une fois qu'il assiste à la messe de minuit des capucins de Fontarrabie (Hondarribia), ou à la procession du Vendredi saint à Irun, à l'Alarde de Fontarrabie ou qu'il visite les grottes de Sare, mais deux, dix fois.

Loti le déclare, le proclame : il ne réussit vraiment que là où, « *d'une façon plus ou moins déguisée* », il se met « *le plus en scène* ». Aucun déguisement dans ses nouvelles « basques ». Presque toutes tirées de son Journal, elles fixent chacune une étape de la *basquisation* de leur auteur. Parfois, à l'instar de *La danse des épées*, elles se substituent à la note correspondante. Celle du 17 août 1897 se borne à signaler : « Aux fêtes de la Tradition Basque, à Saint-Jean-de-Luz ».

Plus fréquemment, la note subit un remaniement dicté par un souci de style et de clarté. *Instant de recueillement* comparé à l'instant raconté dans le Journal dévoile le métier très sûr de l'écrivain. Et il n'est pas rare que, plus que le

4 - C'est le texte des quatre recueils qui a été **reproduit à l'identique** (« **sic** ») dans ces pages. Lorsque les corrections portées ultérieurement, dans la version des *Œuvres Complètes* (1894 – 1911), ont semblé importantes, elles ont été placées entre crochets derrière le syntagme concerné : modification, autre terme ou « [] » pour suppression.

métier, ce soit une véritable autocensure qui s'exerce sur la version initiale. Ainsi d'*Alphonse Daudet*. Apprenant à Hendaye la mort de son grand et illustre ami, Loti confie à son diaire : « *Et lâchement je ne pars pas, parce que je ne sais plus m'en aller d'ici ; parce que mes journées et surtout mes nuits sont comptées – et que demain soir, précisément, serait une nuit d'ivresse perdue...* ». Mais à ses lecteurs, il fournit une explication bien différente : s'il préfère rester dans sa farouche solitude hendayaise, prétend-il, c'est qu'il s'y sent « *encore plus avec lui* », Daudet, que dans son cortège funèbre.

Deux textes, parmi les plus longs, sortent du contexte géographique euskarien. Ses *Impressions de cathédrale* ne concernent que Burgos et son « reportage » sur l'Espagne en guerre contre les États-Unis se limite à Madrid. Mais il n'a pu les écrire qu'en relation étroite avec son ancrage basque. Comme pour les vingt-quatre autres, quelques indications en éclaireront le contexte. Vous les trouverez à la fin de l'ouvrage.

De nombreuses illustrations encadrent la procession des présents textes, ne vous en étonnez pas. Elles ne sont pas là seulement pour satisfaire à notre moderne appétit d'images. Elles entrent de plain-pied dans l'esthétique de l'auteur. Loti a passionnément pratiqué le dessin et la photographie depuis son plus jeune âge. Au Pays Basque, il a opéré avec sa *photojumelle* et parfois « mitrillé ». Plus d'une centaine de clichés ont été conservés. Ils fixent des visages aimés, des événements et des panoramas que ses mots vont retisser. En l'absence de ces traces, il aura utilisé le travail d'opérateurs de métier, comme c'est le cas pour *Loyola* et *Passage de procession*. Ses croquis basques sont moins connus : une esquisse de Fontarrabie vu de la terrasse de sa maison d'Hendaye, des portraits de son ordonnance et ami Edmond, lors d'une cure à Cestona (Zestoa), en Guipuscoa (Gipuzkoa)...

Préface

Loti imaginait et écrivait en couleur. Il rêvait qu'un jour, la photographie pût l'enregistrer. Quand la prouesse s'accomplit et que la presse la popularise en 1910, étrangement, l'écrivain semble abandonner son appareil, ses crayons et ses pinceaux. Ce ne sera pas trahir l'œuvre de l'artiste que de laisser en noir et blanc son escorte d'images.

Laissez-les pénétrer votre imaginaire et, surtout, laissez-vous porter, on pourrait dire « enchanter » par cette écriture hors de toute école et pour cette raison, indémodable. En même temps que vous prendrez connaissance d'une face peu connue du Magicien et de quelques-uns de ses tours, vous entreverrez le Pays Basque d'antan et vérifierez à quel point il a réussi à conserver son « âme », ajoutons : un peu grâce à Loti.

Jean-Louis Marçot,
Hendaye, 16 juin 2024